

Le chant des sirènes, l'entendre à tout prix

Mångata, le nouveau spectacle de la Fribourgeoise Joëlle Richard, nous emmène loin sans nous détacher de ce qui est près. A Nuithonie, la pièce parle et chante avec force.



Raïssa Mariotti dans le rôle d'une Vénitienne en proie au dégoût d'elle-même. Au loin, une sirène harpiste. FRANÇOIS VERMONT



YANN GUERCHANIK

CRÉATION. Quand Venise est désertée par les touristes et les bateaux, on voit à nouveau des poissons dans l'eau. Une chose manque, une autre apparaît. Pareil sur scène: pour percevoir le réel, on procède par soustraction, c'est le théâtre en somme.

Dans la petite salle de Nuithonie, quelques praticables figurent les pontons sur le canal. Disposée sur le sol, une nappe de plastique reflète les artères maritimes. Entre ciel et mer, des tiges de métal esquissent la silhouette des palais gothiques. Nous y sommes, dans la Cité des Doges.

Un éclairage doux et enveloppant achève de nous y transporter lorsqu'on perçoit Raïssa Mariotti dans une robe faite pour le conte. Cette semaine (*voir en fin d'article*), elle jouait une Vénitienne, héroïne dans sa ville désertée par les touristes et les bateaux, qui rencontre davantage qu'un poisson, une sirène absolument.

Une porte s'ouvre sur le merveilleux, de l'air enfin. Car cette femme se livre à la détestation de soi aussi sûrement que les hommes la maltraitent. Et le virus qui rôde et qui confine à tour de bras, ça ne l'aide pas. Voilà pour la trame de *Mångata*.

En suédois, ça veut dire le chemin de lumière tracé par la lune sur les flots les soirs où elle est pleine. Les Suédois ont un mot pour ça. A côté de cette définition comme un poème, le Covid. Pas lui directement, mais ce qu'il charrie sur ses épaules: l'anxiété, la distanciation, l'isolement.

Joëlle Richard a écrit, créé

et mis en scène un spectacle qui mêle le quotidien à l'intemporel, la poésie au prosaïque, les Vénitiens au suédois. Une femme tombe amoureuse d'une sirène et voilà que de vieilles angoisses empoisonnent son exaltation. Dans *Mångata*, il est question d'amour au revers de «l'hétéronormalité», des combats qu'il reste à mener pour rompre les digues.

Souffrance et joie de vivre

Le texte occupe une place centrale. Il est fait de longues séquences poétiques entrecoupées de carrefours terre à terre. Les délicates assonances le disputent au langage familier. Assez pour déjouer nos attentes et c'est tant mieux.

Pour le porter, il fallait tout le talent de Raïssa Mariotti,

CRITIQUE

capable de jouer la souffrance sans la déprime. La joie de vivre esquintée, la joie de vivre quand même. La comédienne n'a pas son pareil pour donner du souffle à un monologue quand il s'agit de répliquer à coups de discours indirect.

Tout cela est très beau. Mais il y en a presque trop. On se prend à trouver le texte, disons, sans fin plutôt qu'interminable. «Qui trop embrasse mal étreint», dirait le proverbe. «C'est curieux, chez les marins, ce besoin de faire des phrases», dirait Audiard. Ils auraient tort tous les deux. C'est juste que, par moments, on aimerait lire les nombreuses péripéties pour mieux les suivre, tandis qu'on les entend qui nous filent

entre les doigts.

Jusqu'à devenir partition

Quoi qu'il en soit, le texte déroule suffisamment d'images pour qu'on s'y accroche. D'autant que deux autres personnages l'animent. Joëlle Richard intervient comme une sorte de narratrice. De temps à autre, elle met les points sur les i, assène des faits qui évoquent la discrimination à travers les âges. Retours bienvenus au réel? Interruptions dans une histoire qui se suffit à elle-même? On se le demande, sans trouver la réponse.

Et puis, le texte n'est pas entièrement parlé. Il est chanté aussi. Mirabelle Gemaud, sirène resplendissante, joue de la harpe, slame, chante et met tous les spectateurs d'accord. *Mångata* devient partition de notes et de mots.

Encore une chose avant de conclure. Mardi, soir de première, Raïssa Mariotti reniflait. On ne croit pas qu'elle l'ait fait exprès. Une brève aspiration par le nez à différentes reprises, pour soulager un léger rhume. Au cinéma, cela ne se pourrait pas. Au théâtre, si. On a trouvé ça délicieux. Il y avait dans cette prise d'air un tas d'innocence concentrée, en même temps qu'un étrange écho à la contagion galopante. ■

Nuithonie informe que «les représentations jusqu'à dimanche sont malheureusement annulées y compris la table ronde de ce samedi». Davantage d'informations sur www.equilibre-nuithonie.ch